L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE GRIFFON – LA SALAMANDRE (Suite[1] et fin).

Le Griffon emblème des deux Natures, et de la double Royauté du Christ.

Réunissant en lui les deux natures de l'aigle et du lion, le Griffon est l'un des plus satisfaisants parmi les emblèmes de la double nature du Christ. « *Aquila, Christus... Leo, Christus* », dit La *Clef* de saint Méliton ; le buste d'aigle figurant en la circonstance la Divinité du Sauveur et le corps de lion, posé sur terre, représentant son Humanité ; c'est par ce symbolisme surtout que le Moyen-Âge a rapproché allégoriquement la Personne de Jésus, du Griffon[2].

Le bel animal de lumière des Anciens fut aussi regardé par eux comme l'un des emblèmes de la sagesse[3], qui est la suprême clarté de l'esprit ; et, par ce côté, il convient encore à représenter Celui qui est la sagesse incréée.

Dante accepta, avec les mystiques de son époque, le symbolisme christique du Griffon. Il dépeint ainsi « l'animal à la double nature », la « bête biforme » dont « les ailes s'étendaient au-delà de la vue » : Dans la portion du corps de ce Griffon qui avait la forme de l'aigle, les membres étaient d'or, dans l'autre, ils étaient blancs mêlés de pourpre[4]. Et le sublime poète salue ainsi le bel animal qui, par les champs de l'espace, entraîne le char symbolique : « Sois béni, ô Griffon ! Toi qui ne déchire point de ton bec cet arbre d'une douce saveur[5] depuis que le corps humain, illicitement nourri de ses fruits, fut dévoué aux tourments[6] ».

— Emblème, aussi, par son corps aquilo-léonin de deux des quatre Éléments, l'Air et la Terre, le Griffon l'est par là même, des deux royautés du Christ, souverain du Ciel et de la Terre.

En raison même de ce rôle béni d'emblème du Christ dans le symbolisme du Moyen-Âge, la crédulité superstitieuse de cette époque se fit un talisman de ce qu'elle crut être des œufs de griffon, et les grands les firent monter richement en coupes qui furent regardées, de même que les vases en pseudo corne de licorne, comme rendant particulièrement salutaire les breuvages qu'on y versait.

---

[1] Voir *Regnabit*, avril 1928, p. 325-331
[2] Cf. Mgr Barbier de Montault, *Traité d'Iconogr. Chrét*. t. I, p. 131.
[3] *Ibid*. t. II, p. 193.
[4] Dante, *La Divine Comédie*. *Le Purgatoire*, Chant XXIX.
[5] L'Arbre de la Science du Bien et du Mal. Cf. Fr. Hayward, *L'Aigle et la Croix dans la Divine Comédie*.
[6] Dante, *Le Purgatoire*, chant XXXII.

Sans rechercher à quels grands oiseaux exotiques ces œufs ont appartenu, disons seulement qu'ils furent très appréciés du XIIe siècle au XVIe, surtout en Angleterre où ils étaient appelés « grypeshey[1] ».

Les inventaires des princes ne les oublient pas.

De l'*Inventaire du Trésor d'Édouard* III d'Angleterre (1338) : « Item, Oef de griffon garnis d'argent, od pie et covercle ».

L'*Inventaire du duc d'Anjou*, de 1360, en mentionne huit. Celui d'Henri IV d'Angleterre signale une « riche coupe faite d'un gripesei ».

Le *Testament de lord William Gascoigne*, de 1419, cite : « ciphus vocatus a grejpsey ». Etc.

III. — LE GRIFFON, IMAGE EMBLÉMATIQUE DES SAINTS.

Il le fut en raison même de sa double nature, parce que les Saints sont aigles par la région élevée où vécurent à l'ordinaire leurs pensées et leurs affections, et lions par le courage moral dont ils ont fait preuve, durant leur vie, dans la lutte incessante du Bien contre le Mal, en eux et autour d'eux. Ne pourrait-on dire aussi de presque tous qu'ils ont été, pour ceux qui vivaient autour d'eux, des défenseurs et des gardiens sur la voie du salut (Fig. IX) ?

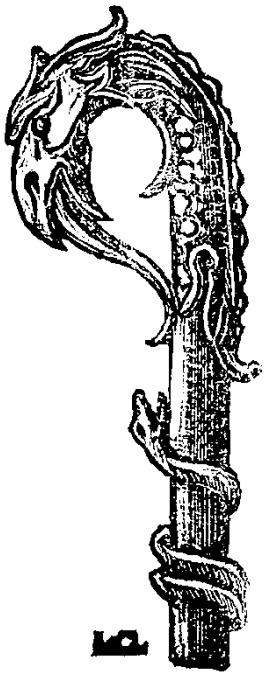

Fig. IX. — Le Griffon arrêtant le Serpent, bronze d'art français d'époque indéterminée. (Renaissance ?). — *Coll. Charbonneau-Lassay*.

La tradition nous raconte qu'en l'an 509, Clovis, se trouvant à Moissac, voulut y fonder une église où des moines feraient le service divin. Or, la nuit qui suivit le dessein qu'il en forma, le roi vît en songe deux griffons qui tenaient en leurs becs des pierres et les transportaient dans une vallée voisine. Et Clovis fit construire en cet endroit une église et une abbaye[2]. Or, ces deux griffons

[1] L. de Laborde, *Glossaire français du Moyen-Âge*, p. 335.
[2] Cf. *Bulletin Archéologique*, t. III, p. 130.

représentaient les deux moines qui devinrent les deux premiers abbés de Moissac, saint Amand et saint Ausbert[1].

IV. — LE GRIFFON, IMAGE DU FIDÈLE.

Ici nous devons revenir à la scène des Griffons buvant dans une coupe mystérieuse, et l'examiner, cette fois, avec le regard simple du peuple chrétien de France, au Moyen-Âge.

Assurément, en accord avec, Dom Leclercq qui parlait pour l'époque mérovingienne, avec le Jésuite Ch. Cahier[2], avec Émile Mâle[3], il faut reconnaître que les Griffons buvant à la coupe sont un sujet décoratif directement inspiré de motifs religieux orientaux étrangers au Christianisme. Pour mieux préciser encore, disons que ce fut, au XIIe siècle, la copie en style roman de France, d'un motif décoratif importé par les Croisés et par les voyageurs, du Haut Liban et de la Syrie septentrionale.

En fait, c'est la coupe du pyrée mazdéen où boivent des oiseaux, des lions, des griffons, des dragons ; on la voyait sur les étoffes brodées, sur les bijoux, sur la vaisselle de métal importés si abondamment d'Orient à cette époque.

Soit, mais reste à reconnaître l'interprétation qui lui fut donnée alors en France par le peuple et par le plus grand nombre parmi les clercs. La coupe aux Griffons des sculpteurs romans est absolument semblable au calice eucharistique où boivent des colombes ; les simples n'y virent donc qu'une chose : un calice où buvaient des monstres qui, parfois, comme à Chartres[4], comme en l'église d'Ennezat, en Auvergne[5] (Fig. X), se terminaient par des serpents ou finissaient en sauriens. Et ce qu'ils ont pensé, ce que presque tout le monde a pensé depuis, m'a été dit par un curé de campagne intelligent, mais point archéologue, à qui je demandais ce que signifiait la sculpture d'Ennezat : « C'est assurément, me dit-il, l'emblème de la Communion mauvaise qui change les fidèles en monstres ». Tous les simples du Moyen-Âge ont du penser de même, à commencer, peut-être par le tailleur d'images d'Ennezat ; et c'est par cette interprétation populaire que la Coupe et les Griffons sont devenus, en mauvaise part, un emblème eucharistique, comme plus tard le devint, en sens contraire, mais aussi par une nescience d'interprétation, le Pélican qui n'a été, jusqu'au XVIe siècle, que l'emblème du Christ purificateur[6]. Inutile d'ajouter que, dans le cas qui nous occupe, le Griffon devient bien l'image du chrétien qui communie indignement.

Fig. X. — Chapiteau roman d'Ennezat. — XIIe s.

---

[1] Cf. Barbier de Montault, *Les Portes de bronze de Bénévent*, in *Revue de l'Art Chrétien*, an. 1883, p. 51.
[2] Ch. Cahier, *Bas-reliefs mystérieux*, in *Nouv. mélanges Archéologiques*, (1874), p. 178.
[3] É. Mâle, *L'Art religieux en France au XIIe siècle*, p. 67.
[4] Ch. Cahier, *Ouvr. cité*, p. 199.
[5] *Congrès Archéol. de France*, an. 1924, p. 152.
[6] Cf. L. Ch. L. *Le Pélican*, in *Regnabit*, t. VIII, II (Avril 1925).

V — LE GRIFFON EMBLÈME DE SATAN.

Dans l'iconographie emblématique du Moyen-Âge, le Griffon, redoutable par son bec de rapace et ses griffes de grand carnassier a figuré souvent Satan ; les trois *Bestiaires* étudiés par le P. Ch. Cahier[1] ne parlent même de lui qu'à ce titre. Il parait l'avoir bien porté surtout en celles de ses représentations qui le montrent avec un arrière-train dragonné finissant par une queue de saurien.

C'est assurément en raison de ce caractère satanique dans l'emblématique que l'on avait jadis pendu dans la Sainte-Chapelle de Paris, en manière de trophée et comme étant une patte de Griffon, celle d'un grand carnassier quelconque ; un chevalier, disait-on, qui avait vaincu le monstre en combat singulier, l'avait posée en ex-voto dans la chapelle royale[2].

VI. — LE GRIFFON DANS L'HÉRALDIQUE NOBILIAIRE.

Tous les héraldistes reconnaissent que le Griffon, très noble dans ses deux natures aérienne et terrestre, représente souvent Jésus-Christ sur les blasons[3]. C'est le cas surtout quand il sert « d'armes parlantes » à de grandes familles : les Griffa, au royaume de Naples et les Griffen, en Silésie[4], les Griffon en Saintonge et Poitou[5], par exemple. Quant une figure héraldique fait ainsi fonction « d'armes parlantes », elle est toujours chargée du sens le plus noble qui puisse lui être attribué, et qui, alors, contribue au lustre du nom familial du possesseur.

En d'autres cas, le Griffon signifie l'alliance de la vitesse et de la vigilance avec la force et le courage[6]. Au XVe siècle, l'Ordre chevaleresque du Griffon, en Aragon, fit de lui son emblème de la la Force majeure[7].

LA SALAMANDRE

ANTITHÈSE EMBLÉMATIQUE DU GRIFFON.

Les Salamandres sont des reptiles batraciens dont la forme se rapproche de celle du lézard. Certaines espèces ont la faculté de faire sortir de leur corps une sorte d'humeur blanchâtre et d'une odeur âcre, quand on les manie ou qu'on les irrite ; et lorsqu'on les jette sur des charbons allumés cette humeur devient très abondante et réussit à arrêter un moment la combustion des charbons qui les touche, mais bientôt la combustion reprend, et la Salamandre est brûlée[8]. De là vient la fable que que les Anciens ont accréditée que ce reptile pouvait impunément demeurer au milieu des flammes.

Ce fut assez pour que certains aient voulu voir dans la Salamandre, un des emblèmes de Satan dont la vie se prolongera éternellement dans les brasiers infernaux.

---

[1] Ch. Cahier, *Mélanges Archéologiques*, t. II et III.
[2] Cf. Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*, p. 484.
[3] Cadet de Gassicourt et du Roure de Paulin, *L'Hermétisme dans l'Art Héraldique*, p. 109. — O' Kelly de Galway, *Dict. de la science du Blason*, p. 281.
[4] Cf. V. de la Colombière, *La Science Héroïque*, p. 270.
[5] R. Petiet, *Armorial poitevin*, p. 71, 2e col.
[6] V. de la Colombière, *Ouvr. cité*, p. 271.
[7] Cf. J. Villanueva, *But primitif et insigne de l'Ordre du Griffon* in *Viages Litteraro*, t. XVIII, p. 185, 194 et 907.
[8] Cf. P. Conil, *Encycl*. t. II, p. 1893.

Fig. XI. — La Salamandre héraldique de François Ier ;
décor de fenêtre au château d'Azay-le-Rideau. — XVIe s.

François Ier de France, ne s'arrêtant qu'à la légende de la Salamandre victorieuse de l'ardeur des flammes, en fit son emblème héraldique personnel, avec cette devise : *Nutrisco et extingo,* « Je n'en nourris et je l'éteins » (Fig. XI).

Par l'Eau dans laquelle la Salamandre vit physiquement, et par le Feu dans lequel la Fable veut qu'elle vive fictivement, elle fait face au Griffon qui, par son double corps règne sur l'Air, en tant qu'aigle, et sur la Terre en tant que lion. Dans la symbolique, le Griffon vit au grand soleil des pays brûlants ; au contraire, dans la réalité la Salamandre s'enfonce sous les eaux et dans les boues fétides, rampe sur terre et se réfugie dans les trous ; l'un est un animal de lumière et de poétique beauté ; l'autre une bête immonde et ténébreuse 1'opposition est donc complète.

Dans le domaine de l'allégorie purement littéraire cependant, — et mieux vaut terminer par là — la Salamandre eut un jour un beau rôle : un pieux auteur, au temps du roi Louis XIII, à comparé à cet animal légendaire, insensible à l'action du feu, l'immarcescible beauté de l'âme du Sauveur qui traversa sur terre, inaccessible à toute souillure, les bourbiers ardents des passions humaines.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

Fig. XII. — Le Griffon, d'après un Lévitique de la Bibl. Nat.
— Manuscrit du XIIe siècle.